

rant que rien de tout cela n'était vrai. C'était donc mal ce qu'elle avait fait. Et pour la première fois elle interrogea son cœur et elle fut bien obligée de s'avouer qu'elle aurait de la peine à ne plus le voir ; car elle ne le verrait plus. Il le fallait ! Après tout elles avaient raison, les autres ! Que pouvait-il résulter de leurs entrevues ?

Et elle attendit plus impatiemment encore que d'habitude l'heure de la sortie. Elle avait hâte de rompre. Il ne lui en voudrait pas trop ; il comprendrait, lui aussi, qu'il fallait ne plus se voir.

Dès qu'elle l'aperçut, elle alla droit à lui, et lui tendant la main :

— Monsieur Georges, fit-elle, il faut nous dire adieu, et me jurer que vous ne chercherez pas à me revoir.

Le jeune homme, étonné, la regarda.

— Oh ! continua-t-elle doucement, ce n'est pas que vous m'avez fâchée. Je garderai de vous le meilleur souvenir. Mais on nous a vus ensemble, et on a jase. Je suis une pauvre qui n'a pour toute richesse que sa réputation, et j'y tiens.

Adieu donc, monsieur Georges, et bonne chance !

Elle se sentait si triste en disant cela ; mais, bravement, elle avait pris sa résolution. Elle tiendrait la promesse qu'elle s'était faite.

Mais, lui gardant sa main dans la sienne, l'attirant près de lui :

— Je vous dirai adieu, dit-il, mais seulement lorsque vous m'aurez dit que vous ne m'aimez pas et que vous ne m'aimerez jamais !

Elle voulut se reculer. Mais lui, plus tendrement, continua :

— Voulez-vous être ma femme ? Votre réponse peut me rendre heureux ou malheureux à jamais. Marguerite croyait rêver.

— Mais je ne suis pas seule, murmura-t-elle ; j'ai une sœur à élever et je suis pauvre !

Alors il se mit à sourire, et la regardant :

— Votre sœur sera ma sœur. Nous l'élèverons tous les deux, car je vous ai trompé, Marguerite. J'ai voulu vous connaître. Je sais maintenant ce que vaut votre cœur. Je suis riche : maître de ma fortune comme de moi-même. Quand le hasard vous a mise sur ma route, je vous l'ai dit, l'ennui m'avait pris si fort que j'allais sans idée et sans but. Vous m'avez sauvé de moi-même. Je vous ai vue, et la vie est devenue pour moi belle et heureuse. Me pardonnez-vous maintenant ?

Et comme Marguerite, éperdue, ne répondait pas,

— Vous ne m'aimez pas, fit-il en baissant la tête. Adieu, alors !

Mais elle sourit, lui tendit la main ; et quinze jours après, un beau matin, en prenant place devant leurs appareils, les petites télégraphistes trouvaient, chacune à son adresse, une belle enveloppe avec dans un coin, audessus d'une petite couronne un M et un G entrelacés. Dans l'enveloppe, une lettre aux mêmes chiffres, avec ces mots qu'elles ne se lassaient pas de relire : *"Le comte Georges de Kerdrel a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mlle Marguerite Durand."*

**

Et voilà comment en oubliant son porte-monnaie, un jour de novembre, une petite télégraphiste trouva un mari ! Malheureusement l'histoire n'est pas commune et le hasard, que d'aucunes depuis ont pu plus d'une fois aidé, n'a pour personne recommencé l'aventure.

FERNAND BESSIER.

NOTES ET FAITS

Merci de votre obligeance

Dans un salon circulaient des groupes d'allures plus que mondaines ; on y remarquait ce genre d'élégance qui fait traîner au bas des toilettes un superflu qui trouverait en haut un si décent usage.

— Voulez-vous que je vous présente à ces dames qui marchent devant nous ? dit-on à un invité.

— Merci de votre obligeance, fut-il répondu, j'en vois déjà trop !

Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

La question de ce plébiscite m'embarrasse un peu. Ne trouvez-vous pas que c'est aux hommes de juger et non pas à nous, d'autant plus que j'ai trouvé du charme à tous les âges :

"Enfant et jeune fille, j'ai été gâtée ; femme, j'ai été adulée, et mère, je suis adorée.

"Grand'mère ? Espérons que je pourrai vous dire mes sentiments dans quelques années." — CAMÉO.

Histoire des superstitions

Sous le règne de Louis XIII—qui d'ailleurs fut surnommé *le juste* parce qu'il était né sous le signe de la balance—on était encore infatué de l'astrologie judiciaire. Un astrologue nommé Morin, ayant prédit que tel jour le roi était menacé de quelque malheur, on respecta assez la prédiction du visionnaire pour recommander au roi de ne pas sortir. Il garda, en effet, l'appartement toute la matinée ; mais s'ennuyant l'après-midi, il voulut prendre l'air, fit un faux pas et tomba, sans toutefois se faire aucun mal.

—Qu'on ne parle pas de cela à Morin, dit le roi, cet accident le rendrait trop glorieux.

Histoire du plagiat

Lagrange-Chancel étant à Paris avait fait de fort jolies paroles sur un air à la mode. Certain hableur de café s'en disait l'auteur, et en recevait force compliments. Le hasard amena Lagrange dans la même réunion que ce prétendu poète. A peine y fut-il, qu'un ami, voulant mortifier l'imposteur :

—Tenez, dit-il à Lagrange, voilà monsieur qui se dit auteur des paroles qui courent sur un tel air.

Alors Lagrange avec un sang froid qui fit rire tout le monde :

—Pourquoi, dit-il, monsieur ne les aurait-il pas faites, je les ai bien faites, moi ?

Solidarité des serpents copras

C'est une croyance générale dans l'Inde que, si l'on tue un serpent copra, les autres reptiles de la même espèce sont attirés vers le lieu où l'on garde son corps. *La Nature* cite, d'après un correspondant du *Pioneer Mail* un fait qui semble indiquer que cette croyance n'est pas dénué de fondement. Un colonel Ilderton, en résidence à Dinapore, avait tué, il y a quelques mois, un très beau copra dans les dépendances de son habitation, et l'avait fait empailler par un natif ; depuis, sa propriété fut infestée par ces serpents, et on en tua jusqu'à huit de grande taille, mesurant de 1 m, 40 à 1 m, 60 ; l'un d'eux se tenait dressé, contemplant la maison où l'on conservait les restes de son congénère. Tous les serpents que l'on rencontra se dirigeaient droit vers l'habitation et la plupart ne se laissèrent pas prendre sans se défendre. Les deux derniers tués cheminaient côte à côte sur la route, et, bien entendu, dans la direction de la maison. Or, les copras sont assez rares dans ce district.

Ce que doit être la conversation

Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel ; il n'est ni pesant, ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumenter ; on y plaisante sans jeux de mots ; on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout, pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions, de peur d'ennuyer. On les propose comme en passant, on les traite avec rapidité ; la précision mène à l'élégance ; chacun dit son avis et l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui ; nul ne défend opiniâtement le sien ; on discute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute ; chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents ; et le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

Tabacologie

Les membres d'une des nombreuses sectes de la religion dite orthodoxe grecque professée en Russie (les *stavié veri*, anciens croyants) gens d'ailleurs très austères, tiennent en profonde horreur le tabac, qui, disent-ils, ne profane pas seulement l'homme qui prise ou fume, mais encore la chambre où a lieu cette distraction impie.

Un voyageur raconte qu'ayant reçu asile dans un poste de soldats appartenant à cette secte, et étant mis à fumer, ils inspira à ces soldats une telle aversion qu'ils ne lui permirent ni à lui ni à son domestique de puiser de l'eau avec le vase habituel. Ils en apportèrent un autre, qui dut être brisé après le départ de leurs hôtes, en même temps que des pratiques dévotives, des aspersions d'eau lustrale seraient faites pour purifier l'appartement qu'ils avaient occupé.

D'autre part un Anglais dit qu'étant un jour entré chez un paysan sibérien de cette secte, pour allumer sa pipe, la maîtresse de la maison prit un bâton et frappa si rudement sur le fumeur qu'il dut s'enfuir en toute hâte, pour ne pas être assommé.

A propos de parapluie

Croirait-on que le parapluie constitue une excellente arme défensive, dans certains cas, même quand il ne renferme dans son manche ni dague ni poignard ?

Des voyageurs racontent très sérieusement que le meilleur moyen de tenir un tigre en respect et même—ô triomphe de la civilisation !—de le mettre en fuite, c'est de lui ouvrir et fermer brusquement, à plusieurs reprises un parapluie devant le nez.

Le plus féroce de ces animaux est démonté par ce manège, qui l'ahurit au point de lui faire tourner sa casaque tigrée.

Nous n'affirmons rien à ce sujet et ne garantissons pas ce procédé digne de Tartarin ; mais, quand on rencontre une panthère ou un léopard.... on peut toujours essayer.

Le parapluie moderne a dit, croyons-nous, son dernier mot : sa soie est fine, ses baleines microscopiques, son manche sculpté par des maîtres dans les bois les plus rares et les métaux les plus précieux.

L'ingéniosité industrielle s'est exercée du reste, de toutes façons sur ce bibelot, et nous citerons en terminant tel parapluie que l'on voit à l'exposition de Chicago et qui contient modestement dans son manche, un peu fort il faut l'avouer : une épée, une lunette d'approche, un briquet, un étui à cigares, un nécessaire pour écrire.... ce n'est pas tout.

Une montre à remontoir forme la pomme de ce magnifique instrument et sur l'une des faces de cette pomme, on voit une tête de singe qui tire la langue et bat des paupières au moyen d'un ressort qu'il suffit de presser.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Le premier flâneur.—Vois-tu ce couple ? Ce sont des nouveaux mariés.

Le second flâneur.—Comment vois-tu cela ?

Le premier flâneur.—A la manière dont il marche sur sa robe. Quand il saura ce que ça coûte d'habiller une femme, il prendra plus de précautions.

**

Un fondeur en cuivre passe en police correctionnelle pour avoir injurié un passant.

—Mon président, explique-t-il, le temps était beau ; j'étais à Asnières, où je me promenais "en menuisier," avec "ma scie" sous le bras.

—Mais vous êtes fondeur en cuivre !

—Pardon, mon président, je dis : Avec ma scie sous le bras, avec ma femme quoi.

L'Ami des Salons de Mlle Nitouche est un véritable amis pour toutes les jeunes personnes. Prix : 10 cents. Vendu par G. A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine, Montréal.